

## Écriture blanche pour ville blanche. – Réda Dalil

Casablanca inspire la peur. Demandez à un R'bati ce qu'il pense de Casablanca et son regard deviendra vitreux, accusera une frayeur extrême. Ville baroque, coupe-gorge, sans foi ni loi, où l'argent roi étend son empire, où les traditions sont atomisées sur l'autel de l'enrichissement, on y vient comme on allait en diligence au Far Ouest participer à la ruée vers l'or. Vous qui pénétrez dans ces lieux, dirait Dante, abandonnez toute aspiration à la poésie.

Le côté bruyant, pollué, monstre de béton et de bitume, erratique, irrégulier, désordonné, anarchique, charpentée autour d'un système D défiant toute logique, a finalement fini par constituer le cachet de la ville. Ce qui est étrange puisqu'une métropole moderne tend justement à optimiser la géographie urbaine, à organiser, à délimiter, à agencer, à ordonner les flux humains, à arrondir les angles. Or, on constate que l'ADN de cette ville se refuse à cette orthodoxie, à ce civisme urbanistique, d'autant que sa sociologie est tout sauf uniforme. Celle-ci découle de multiples influences (portugaise, phéniciennes, espagnoles, carthaginoises...) sans parler de l'exode rural qui a modifié en profondeur ses fondamentaux démographiques, la contraignant en quelques sortes à une hybridation bienvenue pour certains, intolérable pour d'autres. Des sédiments disparates se sont, au fil de temps, entassés les uns sur les autres, s'agaçant, s'interpénétrant dans un corps à corps visible tous les jours à l'œil nu.

A casa, on écrit pour rétablir un équilibre, faire sens d'un embrouillamini de sons, d'images, de sensations, d'odeurs. Casa mêle le populaire au bourgeois ; elle offre une diversité éclatante de par sa beauté, souvent sa laideur, à tel point que l'on ne peut s'absoudre ni du lucre ni de la misère qui vivent côte à côte

sans cohabiter, qui se toisent, se dévisagent, se regardent en chiens de faïence. La géographie de ces opposés ne peut pas laisser un écrivain insensible.

Or, Casablanca ne possède pas d'écrivain attitré. Il faudrait un romancier urbaniste de la trempe d'Aurélien Bellanger et son magnifique « Grand Paris », pour sublimer cette agglomération abâtardie. Casablanca attend son grand roman, comme elle a eu son grand film, « Casanegra » de Nourredine Lakhmari. Elle est certes croquée avec plus ou moins de justesse par des auteurs qui s'en revendiquent vaguement, mais nul n'a, à mon sens, saisi le suc de cette ville. On se réclame plus aisément de Tanger (Choukri), ou de Marrakech (Mahi Binebine), ou encore d'un village comme Tahanouate, brillamment restitué par l'œuvre de Mohamed Nedali, mais Casablanca, une ville qui propose du conflit, de la vitesse, de la vétusté, de l'oubli assumé du passé ne se prête pas à la poésie. Dans mes deux romans, de façon infraconsciente, mes descriptions de la ville sont souvent désabusées, fatigués, molles, dénuées d'élévation. Tout se passe comme si le bitume, le développement tentaculaire et anarchique se refusait à la littérature. Invariablement, mes personnages vont échouer à la campagne, loin du tumulte et des vicissitudes de la grande ville. Mes personnages, survivants lessivés du hachoir casablançais, se refont une santé au vert. Ils troquent le burnout contre le burnous.

En réalité, Casablanca vous dépouille de toute tentation de carte postale, de pittoresque. La prose doit composer avec un réel désespérément concret, limitatif, imposant, sec. Il en faut de la poésie dans les doigts pour faire œuvre de littérature lorsque qu'on vit et écrit à Casa, ou votre horizon se limite à des fumée de pots d'échappement, à des panneaux publicitaires vantant les mérites d'une résidence où l'appartement coûte 3 millions de dirhams et à des sièges de banques rutilants. Comment dénicher le beau dans le fonctionnel, le pratique, le

prêt-à-consommer? La littérature qui en découle adopte naturellement les caractéristiques de la ville. Peut-être est-ce pour cela que le lyrisme fait défaut dans mes romans, que je pratique ce minimalisme qui tranche sévèrement avec les lectures que j'affectionne. Comment un lecteur enfiévré d'Octave Mirbeau se met-il à écrire avec tant d'aridité, tant de sécheresse postmoderne, à la façon d'un pseudo Bret Easton Ellis chérifien? Pourquoi cette écriture blanche? Et bien sans doute est-ce du à la ville blanche justement.

Ecriture blanche pour ville blanche.

Casablanca.

La boucle est donc bouclée.